

POUR SITUER LA NOUVELLE RHÉTORIQUE

MAX LOREAU

Bien que les travaux rhétoriques de Monsieur Perelman soient déjà fort abondants, ils ne représentent à coup sûr aux yeux de leur auteur que la première étape d'une entreprise ambitieuse: le défrichement systématique d'un vaste domaine — celui que couvre l'activité argumentative — dont les prolongements spéculatifs sont rendus imprévisibles par le fait que ses contours ne peuvent être définis que d'une manière essentiellement problématique. Tenter de cerner la signification de la nouvelle rhétorique n'est donc pas dépourvu de risque. Viser à dégager les principes les plus généraux de son articulation l'est encore moins. Ce sont là pourtant les objectifs que se proposent de poursuivre ces quelques pages, très imparfaitement, très partiellement.

Toute la réflexion de Monsieur Perelman repose sur la dissociation initiale de deux types de raison: la logique et la rhétorique. Les caractères spécifiques de cette dernière étant déterminés par opposition à ceux de la logique, l'analyse différentielle des deux démarches contrastées revêt une importance particulière dans la constitution de la raison argumentative. Le sens global que nous croyons pouvoir assigner à cette opposition doit permettre de situer l'esprit, le cadre et les perspectives de l'entreprise perelmanienne.

Envisagé du point de vue qui nous occupe, un système logique est un ensemble de propositions et de règles qui parvient à se soustraire au temps en isolant ses données de tout contexte autre que le système lui-même et en figeant les instruments qu'elle utilise (expressions correctes — règles d'inférence). Le système atteint par là à l'univocité: il élimine toute influence du signifiant sur le signifié, du symbole sur le symbolisé et réciproquement. Inspirée par un idéal de rigueur absolue, la logique repose sur un ensemble de conventions strictes explicites, explicitement reconnues dès le principe et dont l'application correcte exclut toute altération possible de la vérité admise au départ. Ces conventions sont des normes par postulat; il est fondamental qu'on les respecte. En tant qu'elles sont des conventions explicites contraignantes visant à établir un ordre rigoureux et clair, elles obéissent au principe d'économie: elles sont en nombre limité et valent pour un domaine d'application limité. Autrement dit, le système logique entend exercer un contrôle absolu sur tous ses éléments et opérations. Son élaboration aboutit à délimiter, à fermer le

champ de sa juridiction, donc à exclure en fait de ce dernier toute forme de discours qui ne se soumettrait pas strictement à ses règles. Le projet du logicien est d'assurer l'inertie de l'armature du système.

A l'opposé de la logique, la rhétorique explore le domaine de la raison concrète et située. Son investigation porte sur le discours qui laisse en soi une place au non convenu, à l'implicite, à l'indéterminé; elle vise à l'explicitation et à la structuration des procédés de raisonnement implicites utilisés dans l'exploitation discursive de la marge d'indétermination qui affecte les notions et qui se manifeste lorsque le sens attribué à ces dernières se trouve contesté, soit par un fait nouveau, soit par une situation nouvelle.

La pensée argumentative n'est donc pas régie par le principe d'économie; s'il lui est nécessaire, pour se déterminer, de prendre appui sur des conventions «locales», en elle, la convention n'est jamais norme en droit. A ce titre, la logique rhétorique est une logique ouverte, une logique de la totalisation. Elle est animée par le souci de s'organiser de telle sorte qu'elle puisse intégrer l'imprévu, toute situation nouvelle. Dans son effort pour donner un sens à la nouveauté non réductible au système constitué, la pensée rhétorique multiplie les structures et cette multiplication modifie le sens des structures existantes et engage à chaque fois un processus de réorganisation systématique des ensembles notionnels reçus servant à interpréter le réel. De telle sorte que l'opposition démonstration/argumentation se réduit finalement à l'opposition synchronie/diachronie. Toute convention logique normative équivaut à une décision de ne pas tenir compte du temps. Un système logique vaut pour soi. Toute substitution d'une convention nouvelle à une convention reçue instaure une rupture. Il y a discontinuité des systèmes: un système différent est un système exclusivement *autre*. En ce sens, l'identité constitue la base de l'activité logique. Il en va tout autrement de la rhétorique. Pour celle-ci, le «même» n'est pas entendu au sens d'«identique» mais d'«essentiellement semblable»; et corrélativement, tout emploi nouveau d'une notion, tout système nouveau n'est pas radicalement «autre», mais à la fois *autre et même*. En d'autres termes, la rhétorique restaure la continuité du réel; pour elle, une situation nouvelle est une synthèse de transition. En tant que telle, la rhétorique apparaît comme une raison analogique qui substitue à l'identité la compatibilité. La rationalité qu'elle instaure se fonde sur l'application de la règle de justice, laquelle concilie identité et différence au lieu de les exclure. Par là, la rhétorique aboutit à relativiser et à mettre en mouvement tous les concepts à connotation traditionnellement statique.

Tout entière orientée vers l'analyse d'une argumentation qui fait pleinement droit à la temporalité, la rhétorique constitue une tentative pour rechercher les éléments d'une rationalité nouvelle, d'une rationalité qui surmonte le dualisme tranché de la connaissance théorique et de l'action et se situe à un niveau où leur dissociation stricte est dénuée de sens: celui du *choix* et de la justification des principes, de l'organisation des *préférences* face à un auditoire, au sein d'une culture. En tant qu'elle explore les motivations de la raison créatrice, en tant qu'elle s'applique à décrire l'activité de l'esprit qui organise ce champ des entreprises humaines où la raison est indissociable de l'ordre des *fins* , la rhétorique dévoile une rationalité spécifique de l'ensemble du domaine que se proposent de couvrir les *sciences dites humaines*. Par là nous rejoignons la signification générale de la réflexion engagée par M. Perelman: «Les arguments que nous analyserons seront... ceux que les esprits les plus droits et, dirons-nous, souvent les plus rationalistes, ne peuvent pas ne pas utiliser quand il s'agit de certaines matières, telle que la philosophie et les sciences humaines.» ⁽¹⁾ La quête de la raison spécifique structurant secrètement les démarches d'un esprit situé qui justifie ses choix prend la forme d'une analyse 1) des schèmes argumentatifs utilisés par le sens commun et 2) des structures qui dirigent toute entreprise de systématisation du sens commun. Ces schèmes et structures possèdent un caractère particulier, que nous avons déjà eu l'occasion de souligner: ils constituent des procédés *implicites*, inconscients utilisés dans l'organisation du réel culturel, historique. Aussi est-ce à juste titre que l'on a qualifié la rhétorique nouvelle de «psychanalyse de la raison concrète». Au reste, M. Perelman lui-même nous autorise à conférer à cette caractérisation sa pleine validité lorsqu'il écrit: «L'étude des procédés de cette discussion (sc. celle qui porte sur les valeurs créées par l'homme) peut développer dans l'homme la conscience des techniques intellectuelles dont se servent tous ceux qui élaborent sa culture.» ⁽²⁾ Non seulement la rhétorique entend révéler l'articulation secrète sous-jacente à l'articulation manifeste des notions dans la constitution d'une culture, mais elle peut contribuer corrélativement à dégager l'esprit qui raisonne sur les valeurs ou sur les notions fondamentales de la gangue d'habitudes de pensée héritées du passé métaphysique. D'autre part, les ca-

⁽¹⁾ *Rhétorique et philosophie*, Paris, 1952, p. 39.

⁽²⁾ *Id.*, p. 43.

ractères que nous avons cru pouvoir attribuer à la rhétorique jusqu'à présent permettent de lui assigner une autre signification encore. La théorie de l'argumentation se présente comme une réflexion sur l'organisation de la totalité du discours concret. Cette organisation, elle la saisit dans sa temporalité, dans le mouvement de sa constitution. Il faut donc que les structures auxquelles obéit le mouvement de systématisation du discours et dont la recherche constitue l'objet de la rhétorique soient des structures mobiles. Envisagée dans cette perspective, la rhétorique nous paraît être une entreprise pour élaborer une *dynamique structurale de la totalisation*, centrée exclusivement sur le *comment*, non sur le *pourquoi*, de la constitution de systèmes de notions.

Nous voudrions essayer de préciser le sens de cette affirmation en nous fondant sur un exemple. L'anthropologie structurale nous fournira l'occasion de mettre en évidence l'importance de la réflexion épistémologique de M. Perelman dans le champ des sciences humaines. Dans un livre récent et très remarquable intitulé «*La pensée sauvage*»⁽³⁾, M. Claude Lévi-Strauss a montré de façon magistrale que l'analyse des institutions totémiques principalement révèle l'existence d'une forme de pensée qui, loin de se résoudre en des rapports de participation mystique avec la nature, obéit au contraire à une logique secrète d'un type particulier. La pensée qualifiée de sauvage par M. Lévi-Strauss, dont l'intelligibilité et la rationalité spécifiques reposent sur l'explicitation des structures logiques propres qui l'animent, présente des analogies frappantes avec la rhétorique de M. Perelman. Nous n'entendons nullement affirmer par là que la recherche de M. Lévi-Strauss a été directement influencée par les travaux de M. Perelman. Les modèles dont s'inspire visiblement M. Lévi-Strauss — la théorie de l'information, la linguistique structuraliste — sont totalement étrangers à la voie qu'a empruntée M. Perelman pour élaborer sa théorie de l'argumentation. Néanmoins, même si toute influence réciproque est exclue, la convergence des résultats obtenus dans l'un et l'autre cas apporte la preuve de la fécondité qu'est susceptible de présenter la perspective rhétorique dans l'analyse des phénomènes humains en général.

Il serait hors de propos que nous énumérions, dans les considérations qui vont suivre, les acquisitions proprement ethnologiques du livre de M. Lévi-Strauss. De celui-ci nous nous bornerons à retenir, parmi les élaborations ayant une portée proprement philosophique, celles qui visent à décrire et à cerner la nature d'une forme de pen-

(3) CL. LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, 1962, II + 395 pp.

sée qui, bien que irréductible à la pensée proprement scientifique, se conforme néanmoins aux règles d'une logique spécifique implicite.

Dès le départ, les travaux de M. Lévi-Strauss et de M. Perelman s'inscrivent dans une perspective commune: tous deux entendent conférer une dignité épistémologique à un type de rationalisation dévalorisé par le rationalisme classique et par le positivisme.

La pensée sauvage et la rhétorique sont réhabilitées sur la base d'un point de vue identique. L'une et l'autre sont promues au rang de «raison» parce qu'elles impliquent un dépassement du niveau purement empirique ou pragmatique; ce dépassement consiste dans le fait de transformer et de systématiser un ensemble de notions ou de concepts acquis dont certains sont unis par de simples liens de voisinage. En outre, la pensée sauvage soutient avec la pensée scientifique le même rapport que celui qui existe entre la rhétorique et la logique. La pensée sauvage ne constitue pas un mode de connaissance opposé à la science, mais *parallèle* et présent en permanence dans tout esprit humain, de même que la rhétorique et la logique représentent deux pôles complémentaires de la raison, la première préexistant à la seconde et constituant une forme universelle de l'esprit. Pensée sauvage et rhétorique sont des pensées du concret dont les démarches ne peuvent sans doute prétendre à la rigueur logique mais permettent cependant l'exploitation spéculative du réel. Tout comme M. Perelman, M. Lévi-Strauss entend déraciner le préjugé qui tend à faire considérer comme irrationnelle (ou prélogique) toute mentalité qui ne correspond pas au canon du rationalisme traditionnel: «La pensée sauvage est logique, dans le même sens et de la même façon que la nôtre, mais comme l'est seulement la nôtre quand elle s'applique à la connaissance d'un univers auquel elle reconnaît simultanément des propriétés physiques et des propriétés sémantiques. Ce malentendu une fois dissipé, il n'en reste pas moins vrai que, contrairement à l'opinion de Lévy-Bruhl, cette pensée procède par les voies de l'entendement, non de l'affectivité...» (p. 355).

L'intérêt de la comparaison entre pensée sauvage et rhétorique ne se limite pas à ces points. Les analogies constatées au niveau des visées générales se prolongent en effet sur le plan de l'analyse des caractères propres aux domaines prospectés parallèlement par l'anthropologue et par l'épistémologue. La pensée sauvage et l'argumentation sont des modes de pensée ajustés l'un à la perception, à l'intuition sensible, l'autre au sens commun. La pensée sauvage s'exprime à l'aide d'éléments qui ont pour caractéristique d'avoir servi et de pouvoir servir encore. Les signes hétéroclites qu'elle rassemble sont les résidus d'une histoire; ils sont des mots qui ont fait partie d'un

ensemble culturel, conservent en eux la trace d'une signification préalablement élaborée et entrent à ce titre au sein de rapports nouveaux pour constituer un système nouveau. «Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type.» (p. 27). La pensée sauvage se sert d'outils qui doivent pouvoir s'accommoder de situations imprévues et être réutilisés en fonction de ces dernières. Elle reconstruit plutôt qu'elle ne construit. Toute restructuration nouvelle s'appuie sur la prise en considération de la totalité des matériaux existants. Dans une telle perspective, la nouveauté revêt l'aspect d'un compromis entre un ensemble de termes déjà structurés et une visée particulière. Ce compromis n'est pas mécanique; pour l'élaborer, l'individu ou la société impliqués dans cette tâche sont contraints d'opérer des choix qui les engagent. Tout discours nouveau édifié par la pensée sauvage véhicule en son creux l'histoire de son auteur. (pp. 26-50).

Étant une pensée classificatoire et systématisante pour laquelle forme et contenu sont indissociables, la pensée sauvage possède une logique propre. Cette logique concrète est caractérisée par le souci des écarts différentiels. Elle est régie par le principe logique «de toujours *pouvoir opposer* des termes.» (p. 100). Pour maîtriser le réel, la pensée sauvage pose des unités constitutives qu'elle définit en les insérant dans des structures binaires d'opposition. Les termes contrastés par couples sont combinés entre eux selon des relations de symétrie, d'analogie, de tout à partie, de ressemblance et de différence pour constituer un système d'interprétation du réel caractérisé par le fait que le principe de sa configuration particulière «ne se postule jamais» et ne peut être dégagé qu'*a posteriori* (p. 79). Un tel système d'écarts différentiels représente une méthode pour organiser et intégrer un ensemble, infini en principe, de contenus variables. Les structures qui le fondent assument une double fonction: d'une part, elles permettent la réorganisation d'un système, perturbé par l'événement, dans une ligne proche de l'état antérieur; d'autre part, elles unifient au sein d'un même système les différents niveaux de classification entre lesquels elles assurent une transition continue. Pour M. Lévi-Strauss, dans une logique de ce type, les unités significatives constitutives d'un système sont apparentées aux termes d'une combinatoire dont les associations ont pour fonction de surmonter des incompatibilités au sein d'un matériel fourni par le milieu et de définir des règles de *compatibilité* et d'*incompatibilité* (pp. 120 sqq.). Comme telle, la pensée sauvage est une pensée totalisante qui possède une cohérence interne. Elle procède par couples d'opposition asso-

ciés en chaîne qu'elle multiplie au fur et à mesure de ses besoins, selon des procédés spécifiques adaptés au contexte, de manière à pouvoir répondre à l'exigence qui l'anime: intégrer le concret, l'individuel. Ainsi, la pensée sauvage est une pensée systématique, et la conception du système sur laquelle elle débouche est apparentée à celle qui caractérise la rhétorique: la notion de système n'est pas définie, comme dans un système formel, d'une façon positive et formelle, mais par l'exigence d'éliminer des incompatibilités et des lacunes et d'édifier des règles de compatibilité. Comme la rhétorique, la pensée sauvage élabore ses notions par le moyen d'une activité spéculative de classification qui ne retient des phénomènes que certains aspects privilégiés jugés essentiels du point de vue envisagé.

Telle que nous l'avons décrite, la forme de connaissance spécifique thématisée par M. Lévi-Strauss présente des affinités indéniables avec la rhétorique pérelmanienne. Toutefois, nous ne pouvons nous en tenir à ce constat. Prolongée au-delà du champ des analogies, la confrontation amorcée permet également de mettre en relief les limites de l'optique de M. Lévi-Strauss, dans l'exploitation du domaine même auquel elle s'applique. L'indication brève de ces limites nous fournira l'occasion de mieux préciser la structure et la fécondité de la théorie de l'argumentation telle qu'elle est explicitée par M. Perelman.

Lorsqu'il aborde la question du statut des éléments et des structures qui constituent l'armature de la pensée sauvage, le livre de M. Lévi-Strauss laisse souvent une grande impression d'arbitraire. Il faut en trouver l'origine dans les modèles qu'utilise manifestement l'anthropologue pour déchiffrer le matériel ethnologique: ce sont principalement des modèles mathématiques, la théorie de l'information, la linguistique structurale aprioriste de Jakobson. Les éléments constitutifs sont en effet constamment assimilés par M. Lévi-Strauss aux unités d'une combinatoire. Ils possèdent le statut d'unités minima dont chacune est censée avoir la même valeur que n'importe quelle autre. Bien qu'ils entrent dans un nouveau système au titre de termes déjà ouverts d'un langage culturel, ils sont manipulés par M. Lévi-Strauss comme des éléments *neutres* dont les arrangements structuraux possibles s'ordonneraient sous l'instance de groupes de transformations invariants. Sans doute le jeu des permutations obéit-il à des règles, mais l'analyse de ces dernières est laissée en suspens. Aussi a-t-on l'impression de se trouver en présence d'essences et de groupes de structurations de type platonicien. La pensée sauvage offre l'image d'un jeu de concepts qui valent par soi à leur propre niveau; ces concepts, il est vrai, sont des images qui se réfèrent à la

réalité concrète, mais celle-ci n'est qu'un prétexte à modification du groupe sans qu'elle puisse *agir* sur la constitution essentielle du groupe. Si, au sein de la raison concrète définie par M. Lévi-Strauss, la réalité semble condamnée à être neutralisée dans son dynamisme par des formes autoconsistantes et à être privée de toute action novatrice sur ces dernières, c'est que la tentative de M. Lévi-Strauss pour expliciter une logique parascientifique ne se prolonge pas au-delà du niveau des structures purement formelles qui régissent les combinaisons d'unités linguistiques signifiantes *présupposées indifférentes sous le rapport de leur valeur*. Une pièce fait défaut qui permettrait à l'entreprise épistémologique de M. Lévi-Strauss de dépasser ses limites: la recherche et la mise en œuvre de structures du second degré, à savoir de procédés régissant les structurations de structures et la mise en mouvement en chaîne de structures. C'est là précisément un domaine sur lequel M. Perelman a particulièrement fait porter sa réflexion. L'exploitation des résultats acquis par la rhétorique perelmanienne dans l'investigation de ce champ peut contribuer, nous semble-t-il, à ouvrir de nouveaux horizons pour une analyse plus poussée et une compréhension plus nuancée des données anthropologiques. Car si la rhétorique et l'anthropologie de M. Lévi-Strauss procèdent d'un esprit analogue dans la mesure où elles sont toutes deux structuralistes, l'originalité du structuralisme perelmanien consiste dans le fait qu'il est un structuralisme dynamique ouvert à l'histoire, et non un structuralisme statique considérant les différentes organisations culturelles de notions comme les concrétisations particulières d'un modèle logique postulé invariant par rapport au groupe de transformation qui le définit.

Le problème des rapports entre structure et histoire reçoit en effet dans la théorie perelmanienne, une solution qui concilie, sans en sacrifier aucun, ces deux pôles de la raison concrète grâce à l'introduction des notions de valorisation et de justification. Le recours à ces deux notions et à la logique qui leur est spécifique permet de découvrir *dans la variation même du mouvement des structures combinées* (opposition binaires) une rationalité non purement formelle mais concrète, c'est-à-dire une rationalité qui d'emblée tient compte de l'élément de finalité sous-jacent à toute pensée qui se systématisé. Car s'il est vrai que le travail de M. Lévi-Strauss montre la présence constante d'une articulation logique secrète dans la pensée sauvage, l'élément de rationalité qu'il dégage (l'activité classificatoire par paires contrastées) n'aboutit à qualifier que la pensée sauvage *prise en général*. Il ne fournit aucun principe d'accès à la rationalité *particulière* des systèmes classificatoires *particuliers* élaborés par la

pensée sauvage et cela précisément parce qu'il postule l'impossibilité *théorique*, qui résulterait de la *nature* même de la pensée sauvage, d'une action réelle de l'histoire pratique sur le modèle classificatoire de base (pp. 307 sqq.). Le caractère limité des conclusions de M. Lévi-Strauss nous paraît venir du point de vue partiel inhérent à se recherche. Une rationalisation plus compréhensive, susceptible de rendre compte des aspects historiques et mouvants des systèmes dits primitifs, suppose l'adoption au départ d'une distinction méthodologique qui est absente dans la démarche de M. Lévi-Strauss: la distinction entre la manière dont la pensée sauvage se vise idéalement elle-même — c'est là l'objet que se borne à expliciter l'analyse de M. Lévi-Strauss — et la manière dont elle se réalise effectivement, dans la continuité de ses différentes manifestations, au sein d'une même société. La prise en considération des interactions existant entre ces deux faces distinctes de la pensée sauvage ferait apparaître à la surface tout le jeu des valorisations et des justifications qui régissent le mouvement de ces interactions et nous introduirait au cœur de la constitution concrète des systèmes primitifs. Or, que l'exploitation d'une telle perspective soit non seulement possible mais encore légitime, M. Lévi-Strauss lui-même nous en donne la preuve à deux reprises, lorsqu'il écrit à propos de la pensée sauvage: «... dans cette incessante reconstruction à l'aide des mêmes matériaux, ce sont toujours d'anciennes fins qui sont appelées à jouer le rôle de moyens...» (p. 31) et plus loin: «... les rites et les mythes... décomposent et re-composent des ensembles événementiels ...et s'en servent comme autant de pièces indestructibles, en vue d'arrangements structuraux tenant alternativement lieu de fins et de moyens» (p. 47). Si toute restructuration d'un système primitif équivaut fondamentalement à une reconversion des rapports de moyens à fins, il devient impossible de continuer à considérer les unités constitutives du système comme ayant une valeur neutre en principe. Des valorisations interviennent d'emblée; en tant que telles, elles représentent un élément constitutif *immédiat* des unités (de certaines d'entre elles, du moins) structurées par le système. La théorie perelmanienne des couples apporte à cet égard des précisions susceptibles de jeter un éclairage différent sur les structures binaires différentielles de la pensée sauvage. M. Lévi-Strauss qualifie globalement ces dernières de classificatoires et leur confère par là un statut analogue à celui que l'on attribue aux instruments dont se servent les sciences descriptives dans leur entreprise «objective» de classification du réel. Or sur ce point la pensée de M. Perelman est infiniment plus nuancée et possède, au regard de la réalité concrète, une valeur explicative plus grande. La théorie

de l'argumentation distingue en effet trois types de couples: 1) *les couples philosophiques*, qui résultent d'une dissociation visant à lever une incompatibilité et dont le prototype est constitué par le couple apparence/réalité; le couple philosophique est caractérisé par le fait qu'il est toujours hiérarchisé d'une manière manifeste; 2) *les couples antithétiques*, dont chacun des termes est l'inverse de l'autre (haut/bas, bien/mal...); 3- *les couples classificatoires* qui semblent n'avoir d'autre fonction que de diviser un tout en parties distinctes (une étendue en régions, un genre en espèces). Apparemment, les deux dernières espèces de couples sont dénuées de toute visée argumentative et exemptes de toute valorisation préférentielle de l'un des termes au détriment de l'autre. Mais, en fait, dans une pensée systématique — c'est le cas de la pensée sauvage — ces couples viennent se greffer sur des couples philosophiques: le terme positif d'un couple antithétique est rapproché implicitement du terme valorisé d'un couple philosophique; «d'autre part, dans l'élaboration des couples qui semblent classificatoires, les dissociations de nature philosophiques jouent fréquemment un rôle essentiel». Ainsi les couples non philosophiques ont généralement une coloration préférentielle et argumentative et ce n'est qu'«une fois que les notions ont pris une consistance indépendante de leurs origines» qu'elles «paraîtront purement classificatoires» et neutres ⁽⁴⁾. Mais elles n'en véhiculent pas moins avec elles, d'une manière confuse et implicite, un ensemble de valorisations et de choix fondamentaux souvent tacites. L'adoption d'une telle perspective permettrait sans doute une compréhension plus profonde du jeu des structures binaires dégagées par M. Lévi-Strauss et de la signification intime de leur articulation. Les couples classificatoires de M. Lévi-Strauss seraient en fait des couples philosophiques voilés et le système philosophique tel que nous le connaissons pourrait apparaître comme l'approfondissement d'une forme de pensée systématique plus originelle; la pensée sauvage. Dès lors, la théorie de l'argumentation de M. Perelman peut apporter les fondements d'une intelligence plus exhaustive de la pensée sauvage. L'analyse rhétorique dévoile en effet que, au sein d'une pensée visant à la systématisation, toute description des phénomènes au moyen de couples contient une évaluation; une classification est d'emblée une hiérarchisation. Ces valorisations ne sont jamais arbitraires; elles sont fonction de l'histoire et se fondent sur des justifications qui obéissent à une logique spécifique et tirent en même temps leur sens de cette histoire. Par là, la logique des hiérarchisa-

(4) Cf. *Traité de l'argumentation*, Paris, 1958, II, pp. 564 sqq.

tions binaires et de leur structuration en chaîne apporte, au sein du structuralisme, un instrument qui permet de récupérer l'histoire sans en sacrifier l'originalité renouvelée. A intégrer une telle logique des choix, la pensée sauvage décrite par M. Lévi-Strauss se dépouillerait du caractère abstrait et souvent arbitraire qui affecte le mouvement de ses structurations.

Au terme de ce bref examen portant sur le cadre d'analyse de M. Lévi-Strauss et sur ses limites, il semble que nous soyons en mesure de mettre en évidence les nœuds d'articulation majeurs de la théorie perelmanienne du langage non formalisé et de cerner la signification générale de la rhétorique qui se dégage d'une telle approche.

L'investigation des processus d'organisation effective du réel considéré comme objet d'une systématisation non formelle conduit à une constatation fondamentale: les éléments nucléaires de la pensée rhétorique ne sont pas constitués par des éléments simples autarciques et neutres, mais par des structures binaires appelées couples de notions. Comme la pensée rhétorique est une pensée de la totalisation excluant à jamais la possibilité de constituer un système fermé qui serait capable de rendre compte de toute expérience non prévue, rien ne s'oppose en principe à ce qu'il existe une infinité de structures par paires. Il semble dès lors que nous soyons en présence d'un domaine impossible à maîtriser, abandonné à l'irrationnel. Sur ce point, l'apport de la rhétorique nouvelle consiste à montrer que, en fait, on peut mordre sur cet infini: les structures élémentaires sont régies par des types de structurations propres en nombre fini, susceptibles de donner lieu à l'élaboration d'une logique originale. L'explicitation d'une telle logique doit satisfaire à une condition nécessaire: être capable de restituer à toute élaboration nouvelle de structures son sens propre. En d'autres termes, la rhétorique soit s'attacher à découvrir des principes explicatifs 1°) de l'organisation systématique de structures opératoires et 2°) de la transformation en chaîne qu'une variation de point de vue sur les rapports entre deux termes d'une structure entraîne au sein d'un système. Mue par telles exigences, la rhétorique revêt en fin de compte l'aspect d'une spéculation structurale portant sur la part d'*indétermination* des notions en structures, sur leur frange mouvante à la faveur de laquelle l'histoire et la relativité de ses perspectives s'introduisent en elles. La réflexion de M. Perelman constitue de la sorte une importante contribution aux philosophies de l'ambiguïté par la réponse qu'elle souhaite fournir aux questions suivantes: comment l'esprit manipule-t-il la frange d'indétermination que comportent les notions d'un système non formalisé? comment un couple de notions existant peut-il chan-

ger de sens tout en demeurant formellement le même ? Exprimées sous une forme plus générale, ces questions nous acheminent vers une problématique qui, pour paraître paradoxale, n'en constitue pas moins l'objet fondamental de la spéculation rhétorique: comment, au sein de l'indétermination d'un langage non formalisé, introduire une rationalité qui ne dépouille pas les notions utilisées de ce qui fait leur fécondité et leur permet de s'adapter à des situations nouvelles: à savoir leur caractère indéterminé ? Ainsi la rhétorique n'est pas seulement une logique de la spéculation sur l'indétermination des notions; car si elle analyse les procédés employés par une pensée systématisante pour structurer cette indétermination, elle vise en même temps à préserver l'existence d'une indétermination partielle comme caractère essentiel des notions qui ont pour fonction de rester ouvertes à l'expérience future. La possibilité d'une telle logique repose fondamentalement sur la mise en évidence et sur l'exploration systématique de trois coordonnées irréductibles du discours concret totalisant: 1) *l'accentuation* (nous utiliserons ce terme pour désigner le fait que, au sein d'un couple classificatoire, l'un des éléments est valorisé et fournit le critère du second); 2) *la direction* (ou mouvement particulier d'une concaténation de couples); 3) *la justification* (ou liaison argumentative unissant un couple à un autre préalablement admis au sein d'une culture). Il doit être entendu dès à présent que les trois coordonnées que nous venons de dégager pour les besoins de l'analyse sont en fait indissociables et toujours absolument solidaires: lorsqu'elles sont appliquées à un système donné de notions prenant place dans un contexte concret ou à une coupe déterminée du langage historique, aucune d'elles ne peut être considérée comme absolument première d'un point de vue chronologique ⁽⁵⁾.

(5) Signalons que M. Gueroult présente du système philosophique une conception globale qui n'est pas sans rappeler celle que nous croyons pouvoir dégager des positions rhétoriques de M. Perelman, cf. M. GUEROUT, *Logique, architectonique et structures constitutives des systèmes philosophiques*, in *Encyclopédie française*, tome XIX, *Philosophie-Religion*, Paris, 1957, pp. 19. 24-15 à 19. 26-4.

Pour M. Gueroult en effet, le point de départ de toute philosophie est constitué par le discours commun. Sur fond d'un problème privilégié, elle procède par instauration de structures conceptuelles et d'une logique propres et s'élève par là au-dessus du discours commun originel. Les concepts et rapports fondamentaux qu'elle met en place sont en nombre très limité et constituent une grille structurelle de base. Ces concepts et rapports s'insèrent ensuite, par adaptation, dans les différentes régions de la philosophie pour représenter le noyau constitutif de la totalité de cette dernière et, inverse-

Dans son effort pour élaborer une conception du monde, l'esprit procède par dissociations binaires de notions (par exemple apparence/réalité, conséquence/principe, accident/essence, moyen/fin etc...).

ment, tirer leur sens de l'ensemble des méandres tracés par leur cheminement progressif. Ainsi toute philosophie se présente comme le résultat de la combinaison d'une systématique — ou enchaînement logique homogène de notions — et d'une architectonique. Cette dernière, à laquelle ressortit tout système philosophique, représente une authentique technique probatoire, euristique et génétique — et non un procédé de simple exposition. Elle met en œuvre des procédés spécifiques: les symétries (correspondances, analogies, dichotomies) et les extrapolations. C'est par eux «que peut s'étendre à une nouvelle région la formule relationnelle typique déjà appliquée à une autre». Ces schèmes sont donc constitutifs du système philosophique dans la mesure où ils représentent des structures rationnelles de liaison entre une constellation de notions fondamentales et des régions hétérogènes; c'est le rayonnement systématique des notions fondamentales qui confère au réseau global un minimum d'homogénéité. «Puisque toute philosophie se constitue entièrement par la combinaison de procédés de logique pure et d'architectonique mis en œuvre dans des conditions variables et selon des présupposés divers, c'est seulement par l'analyse de ces structures et de leurs intrications que nous pouvons la saisir.» (19. 26-3).

La perspective d'ensemble est proche de celle de M. Perelman. Il est néanmoins un point essentiel sur lequel les deux optiques ne sauraient se rejoindre. Pour M. Gueroult, la systématique constitue le point de départ absolu d'un système philosophique. Bien qu'enracinée dans la pensée commune, elle devient, une fois posée, indépendante de celle-ci et revêt l'aspect d'un enchaînement logique nécessaire de notions. Dès lors, un problème surgit qui s'oppose au statut logique de la systématique: pour que cette dernière puisse envahir, par symétries et extrapolations, tout le champ des régions, il faut que les notions et les relations fondamentales enchaînées dans la systématique possèdent, dès l'origine, une indétermination, une porosité qui leur permet d'être transposées d'un registre à d'autres registres hétérogènes et les soustrait par là à l'ordre de la logique rigoureuse. Pour M. Perelman, la systématique de M. Gueroult elle aussi demeure ancrée dans la culture commune et c'est pour cette raison que le système philosophique n'est pas justiciable de la seule critique interne mais demeure perméable au dialogue. En outre, la conception de M. Gueroult semble impliquer que le noyau systématique originel soit fondé sur des intuitions pures. Or une intuition n'est communicable — donc philosophique — qu'à la condition d'être insérée dans un discours commun constitué.

Dès lors les exigences de la *pratique* philosophique même renvoient les intuitions premières au cadre contextuel et les rendent indissociables de ce dernier. C'est précisément la fonction que remplit, dans la rhétorique pérelmanienne, la *justification* dans la constitution des couples; cette notion n'occupe aucune place dans la perspective de M. Gueroult.

Ces couples constituent les structures par rapport auxquelles nous situons les événements ou les phénomènes. Envisagées *isolément* et sous le simple aspect de cellules binaires non orientées, ces structures peuvent conserver, à travers l'histoire, une forme stable. Toutefois comme telles, elles ne sont rien par soi et laissent les termes (notions) qui les composent largement indéterminés et, par là, disponibles en vue d'une infinité d'usages. Dès lors, les facteurs qui rendent ces notions utilisables au sein d'une entreprise de rationalisation du réel et leur confèrent une signification de plus en plus approchée sans soustraire celle-ci au principe de révisibilité, ces facteurs sont constitués par les structurations argumentatives de couples. Elles constituent *à la fois* des principes de détermination du sens des notions *et* de variation de ce sens.

Le premier type d'organisation qui convertit un couple de notions en un ensemble ordonné et engage un processus de détermination de ces notions consiste dans la hiérarchisation. Toute dissociation de notions n'acquiert en effet de sens que parce qu'elle s'accompagne de la valorisation de l'un des termes au détriment de l'autre. Cette accentuation n'est pas un constituant secondaire de la structure du couple. Elle est au contraire un procédé structurel *de fait* inhérent à la pensée non formalisée: elle est imposée directement au discours par la temporalité considérée comme cadre irréductible de l'argumentation. Comme les notions d'une structure ne sont pas unies entre elles par une simple relation de voisinage ou de juxtaposition mais que leur organisation est indissociable de leur valorisation relative, les termes d'une cellule binaire renvoient constamment l'un à l'autre et se prêtent à un jeu complexe d'interactions ou de renversements de hiérarchie qui entraînent des variations dans leur signification.

La structuration par accentuation ne constitue qu'une première étape de la détermination des significations au sein d'un langage non formalisé. Le second processus d'une telle détermination est représenté par l'ordonnance particulière d'une succession systématisante de couples accentués (ou *direction*). Les termes des structures binaires hiérarchisées, envisagées une à une, n'ont qu'une signification fort vague: celle-ci ne se précise progressivement qu'au cours d'un mouvement de concaténation de couples. En outre, l'élaboration de significations par concaténation de couples est entièrement solidaire de l'ordre particulier selon lequel ces couples se succèdent. Cette perspective entraîne une double conséquence. En premier lieu, la signification des éléments d'un langage classificatoire non formalisé dépend du stade auquel est parvenue une entreprise de concaténation

systématique de couples. La précision la plus grande ne sera atteinte dans le champ des significations que lorsque sera achevée la mise en relation systématique des notions disponibles au sein d'une culture — c'est là le but que poursuit la pensée philosophique. Toutefois l'achèvement provisoire d'un tel système ne fige pas pour autant la signification des notions disposées en chaîne. Non seulement la modification d'une accentuation des éléments d'un couple peut entraîner une restructuration totale du système, mais une variation dans l'ordre de succession des structures binaires rejaillit sur la signification des notions utilisées.

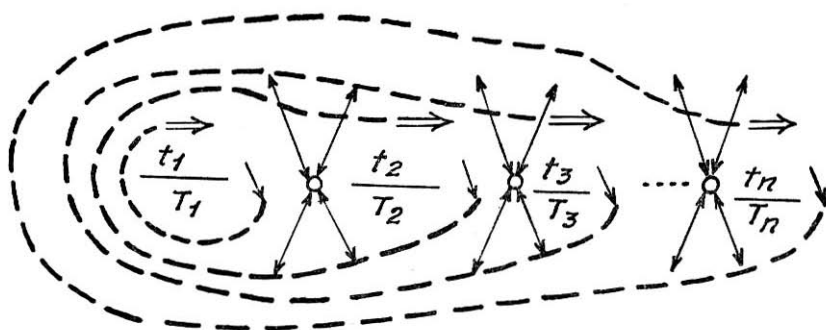
Si l'effort de systématisation d'un langage non formalisé apparaît comme une tâche infinie et non arbitraire, c'est qu'intervient, dans la structuration d'un pareil système, un troisième facteur longuement analysé par M. Perelman, qui introduit un nouvel élément d'ouverture et de rationalité au sein de la pensée concrète: la *justification*. Les accentuations de couples et le rythme de leur concaténation ne sont pas quelconques: ils sont régis par des liaisons argumentatives (arguments quasi-logiques, liaisons de succession, liaisons de coexistence, fondement par le cas particulier, raisonnement par analogie) qui justifient les démarches de la systématisation et représentent un élément constitutif majeur des significations que cette dernière vise à élaborer. Ces justifications sont indissociables de l'histoire. Elles s'insèrent dans un cadre culturel et social préalable auquel elles renvoient et qu'elles intègrent en même temps. Ce cadre est variable. Les justifications puisées en lui le sont également. Les significations que celles-ci contribuent à déterminer possèdent un caractère mouvant irréductible. Les notions du langage sont des mouvements d'enveloppement du réel et non des formes rigides contraignantes. Ce statut, elles le doivent au fait que leur élaboration est toujours solidaire d'un ensemble de *choix*. Toute opération de dissociation binaire de notions, engendrée par la nécessité de surmonter une incompatibilité surgie au sein d'un contexte culturel donné, détermine en effet des options; elle oblige à choisir les notions qui constitueront le couple classificatoire et ce choix sera fonction de l'accentuation que l'on souhaite imposer au couple: c'est ainsi que, par exemple, selon les cas, le couple individuel/universel sera préféré au couple abstrait/concret ou inversement. En outre, l'application d'un couple classificatoire existant à des phénomènes nouveaux implique la mise en œuvre de la règle de justice, laquelle, à son tour, fait surgir, aux couches les plus profondes de l'organisation d'une pensée, des problèmes de choix (choix des aspects qui permettront de considérer des faits comme essentiellement semblables) ainsi que

des questions d'interprétation de notions. Aucun des choix que nous venons d'énumérer n'est évident ni automatique; tous dépendent d'un système de référence particulier et de l'ensemble des raisons et des justifications que la pensée peut fournir de son attitude face à ce système de référence.

Une leçon majeure nous paraît se dégager d'un tel structuralisme. Nous pourrions la ramasser dans la formule suivante: *la signification naît de l'instauration d'un sens au sein d'un champ de notions indéterminées*. Par «sens» nous entendons désigner un mouvement qui possède une certaine direction et qui, au fur et à mesure de son déroulement, engendre une détermination croissante du champ qu'il parcourt et, dans le même temps, des éléments constitutifs de ce champ. La direction et la trajectoire de ce mouvement sont infiniment variables mais ne sont pas pour autant indifférentes dans leur principe. Elles sont relatives à un système de notions préalable et sont orientées par rapport à une fin. Si la part d'indétermination qui affecte toutes notions d'un système non formel ne rend pas le trajet nécessaire mais propose un ensemble de trajets possibles, le choix d'un trajet particulier doit être justifié par rapport à des trajets déjà parcourus mais échouant à intégrer un fait nouveau. Dans une telle conception générale de la dynamique des significations, c'est d'emblée au niveau du «sens» qu'il faut chercher les principes d'une rationalité propre au langage non formalisé. Tous les éléments de structuration analysés par la théorie de l'argumentation satisfont à cette exigence: l'accentuation est un facteur de dynamisation des termes constituant un couple; la direction oriente tout couple vers une chaîne de couples; la justification est un opérateur de liaison entre notions et entre structures qui fait rayonner le système vers la réalité culturelle et sociale et garantit en permanence la possibilité d'une communication réciproque, donc d'une communauté, entre un projet individuel et un milieu humain susceptible d'être idéalement élargi aux dimensions d'un auditoire universel. Aussi tous les facteurs de rationalité rhétorique permettent-ils l'irruption généralisée de l'histoire dans le système de pensée non formalisé.

Dans cette perspective, la raison rhétorique ne doit pas sa qualité de raison au fait qu'elle manipule des significations évidentes ou univoques selon des règles conventionnelles rigoureuses; mais elle la doit au fait qu'elle détermine des significations en construisant un système dont l'essence est d'ordonner un ensemble de notions confuses par la seule introduction de structurations directionnelles non arbitraires.

Ce type de raison atteint au maximum de souplesse en intégrant parmi ses coordonnées deux pôles de relativisation de la chaîne notionnelle qui interviennent dans la constitution des significations: le sujet et l'auditoire. De la sorte, les significations sont élaborées au sein d'un système dont tous les éléments sont absolument relativisés et en état d'interaction constante. L'intelligibilité d'une telle relativisation généralisée de la pensée concrète repose entièrement sur des principes d'ordre structurel: 1) une structure formelle générale, la règle de justice; 2) des formes de structures: les couples classificatoires de notions; 3) des structurations de structures (logique des hiérarchisations, logique des dissociations, logique des liaisons argumentatives, logique des interactions entre notions et des glissements de niveaux, logique des rapports entre orateur et auditoire etc...). Comme le jeu de tous ces schèmes d'organisation est essentiellement solidaire du temps, la plasticité du champ argumentatif est telle que ses données forment «un ensemble qui ne saurait être définitivement



clos» ⁽⁹⁾. Pareil système peut s'accommoder de situations nouvelles, imprévisibles: il contient en soi les principes de sa propre mobilité. En outre, en tant qu'il laisse subsister en permanence une part d'indétermination dans les notions qu'il élabore, il soustrait radicalement l'activité de l'esprit à l'ordre de la nécessité ou de l'automatisme. La structure même des rapports que l'homme entretient avec le langage non formalisé confère au sujet un pouvoir d'arbitrage qui engage sa responsabilité et dont l'exercice est requis par un *état de fait*: à savoir la constante confrontation entre l'expérience, d'une part, et, de l'autre, des organisations conceptuelles caractérisées par l'indétermination de leur champ d'application possible. Ainsi l'analyse rhétorique sauvegarde la liberté du sujet: celle-ci se manifeste dans nos

⁽⁹⁾ CH. PERELMAN et L. OLBRECHTS-TYTECA, *La temporalité comme caractère de l'argumentation*, in *Archivio di Filosofia*, 1958, p. 122.

choix, dans nos décisions concernant la structuration systématique des notions; elle est donc dans notre langage. Mais la liberté de l'individu ne se limite pas à cette spécification: elle ne se manifeste pas seulement dans la configuration particulière imposée à un ensemble de notions communes, mais aussi dans l'*argumentation* qui accompagne une telle élaboration, autrement dit dans la volonté de persuader, donc de rassembler des individus pour les constituer en communauté. Comme la *bonne* volonté est celle qui vise à s'élever au-dessus de la pluralité des auditoires particuliers et se propose d'élaborer des arguments susceptibles, à ses yeux, de valoir pour un auditoire universel modèle, la liberté consiste en définitive dans la possibilité pour la pensée d'engager sur l'indétermination des notions, selon des voies diverses, une spéculation systématisante qui tend à instaurer les conditions d'un accord universel. Le mouvement de la liberté vers ce dernier ne peut s'organiser que dans le cadre du seul discours et du compromis, puisque, au sein du système rhétorique, la liberté est tout entière définie au niveau de la structuration du langage: la liberté qui s'autoriserait la médiation de la violence ou de la contrainte se nierait elle-même dans la mesure où elle serait négation du discours. Ainsi l'exercice de la liberté est exclusif du recours à la violence. Liberté et recherche d'accord sont étroitement corrélatives. Jusque dans ses prolongements derniers, la raison rhétorique de M. Perelman reste profondément marquée par les modèles dont elle s'est le plus directement inspirée: le droit, l'activité philosophique et la dynamique du discours commun.

*
**

Le structuralisme rhétorique que nous avons tenté de situer présente, à nos yeux, une grande fécondité: il ne fournit pas seulement un instrument d'intelligibilité et d'articulation du langage concret saisi dans sa mobilité; l'exploitation des principes généraux et des perspectives qui l'animent permet aussi de comprendre plus profondément les philosophies de périodes de l'histoire mues par l'idéal de l'homme d'action: nous pensons notamment à la vision du monde de l'Humanisme et de la Renaissance. Cependant, pour terminer, nous souhaiterions énoncer à propos de la théorie de l'argumentation deux groupes d'objections. Plutôt que d'objections il s'agit d'ailleurs de questions non explicitement abordées encore au sein d'une pensée en état de développement; il ne nous paraît pas inutile, toutefois, de les formuler dans la mesure où elles peuvent contribuer à nous faire

accomplir un pas de plus vers notre projet: situer la nouvelle rhétorique.

A. Les premières difficultés que nous voudrions soulever concernent la nature des rapports entre logique et rhétorique. D'une part, la logique a pour but d'instaurer une rationalité rigoureuse. Pour répondre à cette exigence, elle est amenée à rejeter hors de ce qu'elle considère comme strictement rationnel tout ce qui ne se soumet pas absolument au modèle qu'elle a construit. La rhétorique, par contre, est animée par le projet de classer et d'organiser la réalité donnée en tant que telle. Sous ce rapport, une différence sépare la rhétorique de la logique: à l'opposé de cette dernière, la rhétorique ne possède pas de nécessité interne et nie la possibilité d'élaborer une dynamique rigoureuse des structurations d'éléments en système; elle est subordonnée aux faits, au rythme de la réalité en tant que constatés *a posteriori*; à ce titre, elle ne fournit pas de facteurs de prévisibilité ni de génération dynamique des structures, elle se borne à dégager des principes d'intelligibilité dont la validité se limite au champ de la réalité constatée. Abordée sous cet angle, la dissociation de la logique et de la rhétorique donne naissance à une distinction tranchée entre ces deux domaines: la rhétorique se donne comme une entreprise infinie, inépuisable, qui semble différer radicalement de la logique (et de la dialectique) en cela qu'elle renonce par principe ⁽⁷⁾ à conquérir un jour la maîtrise totale du champ des significations, de la réalité vécue. Une telle affirmation ne laisse pas de soulever des problèmes auxquels la réflexion perelmanienne ne nous paraît pas pouvoir échapper. Le mouvement de la raison rhétorique est tout entier déterminé par le jeu des incompatibilités nouvelles que les faits font surgir au sein d'un système établi de notions. Cette prise de position fondamentale nous paraît impliquer que la raison rhétorique vise en fait à devenir une raison totale, que le sens caché de la dissociation apparence/réalité (dans laquelle M. Perelman voit la condition même de toute réflexion systématique sur des incompatibilités nées de l'expérience) est d'aboutir à sa propre suppression, à l'identité de l'apparence et de la réalité. La raison d'être, en effet, de la dissociation apparence/réalité n'est pas seulement de disqualifier, parmi des apparences jugées incompatibles, certaines d'entre elles au profit d'autres, mais aussi d'expliquer pourquoi des apparences apparaissent incompatibles, de les unifier au sein d'une même théorie et, par le fait même, de surmonter tout hiatus — qui subsisterait

(7) Cf. les principes d'intégralité et de dualité in *Rhétorique et philosophie*, pp. 96-97.

comme tel — entre apparences et réalité. En d'autres termes, la raison dissocie pour unifier; il existe un projet de la raison rhétorique qui est de récupérer le tout. Dès lors, un problème surgit: comment une raison dont la visée est d'être totale peut-elle postuler le principe de son inachèvement radical? Sur quoi fonde-t-elle pareille affirmation? Ne faut-il pas qu'elle atténue celle-ci et la considère comme provisoire sans se prononcer sur son caractère absolu? A défaut d'une telle mise au point, la distinction de la logique et de la rhétorique se transformerait en une opposition irréductible pour faire resurgir un dualisme qui constituerait une limite au projet de la rhétorique: à savoir, résorber toutes formes de dualismes tranchés. Ce problème gagnerait d'autant plus à être affronté que, sous d'autres rapports, la logique et la rhétorique ne sont pas, pour M. Perelman, en position d'antagonisme strict. A certains égards, elles soutiennent en effet entre elles des relations réciproques. Celles-ci sont symbolisées d'une part par le couple hiérarchisé: logique/rhétorique et d'autre part par sa forme inversée: argumentation/démonstration. Le sens de cette formulation technique est le suivant: la rhétorique représente une forme de raison plus large et plus souple, plus ouverte et plus apte que la logique à rendre justice à la nouveauté dans sa qualité spécifique mais, par ailleurs, il est également vrai que la démonstration constitue pour l'argumentation un idéal limite. S'il en est ainsi, il semble qu'il faille admettre l'existence d'échanges mutuels, d'interactions entre les deux pôles de la raison. Dès lors une question vient à l'esprit: quelle est la nature de ces interactions? Leur évolution est-elle linéaire et tend-elle ou non vers la fusion de ces deux raisons complémentaires dans une raison synthétique unique? Logique et rhétorique sont-elles engagées dans un processus de dépassement de leur opposition? Ou sont-elles condamnées à demeurer face à face à l'infini comme deux formes de rationalité qui viseraient à parcourir un trajet identique à partir de points d'origine diamétralement opposés et seraient incapables de se rejoindre? Un autre détour nous permettrait de retrouver ces mêmes préoccupations. La rhétorique revendique, par opposition à la logique, le statut de raison authentiquement *historique*. Par ailleurs, la notion d'histoire est intimement associée à celle de progrès. Nier ce point revient à réduire l'histoire à de la non-histoire, le temps à l'éternité. La notion de progrès est la condition même d'une mise en mouvement du concept d'histoire: c'est elle qui permet de pourvoir cette dernière d'un statut propre. De même, la notion de temps n'apparaît comme une notion spécifique, irréductible à celle de repos, que si elle est corrélative de celle de progrès, ou plus généralement de celle de *sens*. Or la temporalité

qui caractérise authentiquement l'argumentation — M. Perelman insiste sur ce point ⁽⁸⁾ — est une temporalité impossible à résoudre en termes de temps vide. Dès lors, la rhétorique doit avoir un *sens*. Et la question soulevée précédemment ressurgit sous une autre forme: ce sens est-il indéterminé, soumis à des variations et infini? Ou bien est-il déterminé? Dans ce dernier cas, il pourrait tendre vers l'instauration d'une forme de raison unique qui dépasse et synthétise le couple logique/rhétorique. Du reste, cette hypothèse nous paraît loin d'être arbitraire. La rhétorique, en effet, procède par accords, analogues à des conventions. Or les conventions rhétoriques ne sont pas seulement matérielles mais aussi *formelles*: tel nous semble être le sens même de la réflexion juridique (et scientifique), laquelle vise à définir des techniques de raisonnement appropriées et à délimiter leurs conditions d'application. Dans ce cas précis, la tendance apparaît à opérer la fusion de la logique et de la rhétorique au sein même du champ de cette dernière. Certes M. Perelman nie la possibilité d'une telle fusion. A ses yeux, un système qui couvrirait tout le réel est irréalisable et sa concrétisation entraînerait une conséquence inacceptable; supprimer la rhétorique équivaldrait à supprimer la liberté. Pour M. Perelman, le progrès n'est pas déterminé de façon extrinsèque mais par le rythme des incompatibilités, par des problèmes existentiels. Le moteur des élaborations systématisantes est immanent à *l'ensemble* formé par la pensée et son contexte, et non pas à la pensée seule. Telle quelle, la position de M. Perelman ne suffit cependant pas à éluder la question proprement philosophique: celle des fondements. Car, si M. Perelman résout le problème du sens de la raison en subordonnant absolument ce dernier aux contextes particuliers et au jeu interne des incompatibilités, la formulation théorique de cette solution — considérée comme principe d'une attitude généralisée face au discours historique — entend dépasser les limites du contexte actuel particulier, par rapport auquel elle a été énoncée, pour revendiquer une validité extra-historique. Aussi la position de M. Perelman concernant les relations entre rhétorique et logique requiert d'être justifiée et l'élaboration d'une justification — c'est là un point sur lequel nous souhaitons mettre l'accent — implique la nécessité de jeter les fondements d'une philosophie de l'histoire de la raison. Une réflexion de cet ordre ne nous paraît pas encore avoir été abordée de manière systématique par M. Perelman.

B. Si la conception de la dynamique des rapports entre logique et

⁽⁸⁾ Cf. l'article *La temporalité comme caractère de l'argumentation* cité ci-dessus.

rhétorique nous paraît devoir être précisée, il est un autre problème qui, à nos yeux, ne laisse pas de susciter des difficultés au sein même de la perspective argumentative: celui de la violence.

1) On ne saurait assez insister à ce propos sur le fait que le modèle dont la spéculation rhétorique de M. Perelman s'inspire au premier chef est constitué par l'activité juridique. Par essence, celle-ci entend résoudre litiges et divergences d'opinion hors de toute violence par le seul discours argumentatif. Elle ne vise pas à éliminer la violence en général, à l'expliquer: elle la constate et la situe dans un cadre formel. La rhétorique procède de manière analogue: il ne nous semble pas qu'elle fournisse de principe d'intelligibilité réelle de la violence; elle n'approche cette dernière qu'à un niveau purement formel — celui de l'utilisation des techniques argumentatives. Il ne nous semble cependant pas qu'une explication de cette espèce soit suffisante dans le cas particulier de la violence. Certes, M. Perelman a pris soin de nuancer son attitude face à la question de la violence ⁽⁹⁾. Il distingue en effet entre deux espèces de violence: soit que la violence soit érigée en règle générale d'action et exclue délibérément dès le principe toute autre forme de rapports humains; soit que l'usage de la force soit déterminé par la volonté des dirigeants d'entraver «la réalisation des conditions préalables à l'argumentation». L'élimination radicale de la première forme de violence constitue l'objet même de la réflexion rhétorique de M. Perelman. Par contre, face au second cas, M. Perelman a nuancé sa position: bien qu'il préconise en *principe* l'attitude diplomatique et le recours au discours aussi longtemps que ce dernier est possible, il constate que, une fois placés devant l'impossibilité d'argumenter, les opposants «seront acculés, s'ils veulent continuer la lutte, à l'usage de la force». Et cette restriction est complétée par une prise de position théorique qui précise l'esprit de la perspective perelmanienne ⁽¹⁰⁾: il est vain de croire que les conditions d'une «communion des consciences soient inscrites dans la nature des choses». Le «devoir du dialogue» ne définit rien de plus qu'un espoir rarement partagé: «il s'agit là d'un idéal que poursuivent un très petit nombre de personnes, celles qui accordent plus d'importance à la pensée qu'à l'action et encore, parmi celles-là, ce principe ne vaudrait que pour les philosophies non absolutistes». La mise au point a son poids. Il n'en demeure pas moins qu'elle nous paraît insuffisante à répondre aux problèmes que nous souhaitons soulever à présent à propos des rapports entre violence et argumentation.

⁽⁹⁾ Cf. *Traité de l'argumentation*, I, pp. 72-78.

⁽¹⁰⁾ Cf. la discussion des positions de Calogero, *id.*, p. 74.

L'une des thèses fondamentales de la nouvelle rhétorique, qui résulte d'une réflexion sur le caractère essentiellement temporel de l'argumentation, consiste dans l'affirmation suivante: «Dans l'argumentation, il n'existe pas de contradictions. Il n'y a que des incompatibilités...» ⁽¹¹⁾. Si l'on s'en tient à cette prise de position, il semble que la rhétorique doive avouer son impuissance à *expliquer* la violence, car le recours à la violence instaure un état de fait privilégié qui convertit une incompatibilité en une contradiction. L'usage de la force jette en effet *a posteriori* un éclairage nouveau sur une situation d'incompatibilité et se retourne sur cette dernière pour en modifier la signification; l'incompatibilité, toujours ouverte au rythme pacifique des conciliations, se trouve fermée et change de nature: elle met désormais en présence deux termes dont l'un est, dans les faits, la négation de l'autre et cette mise en présence théorique, en raison de sa liaison irréductible avec l'ordre de l'action, s'accompagne de la nécessité de *supprimer* concrètement l'un des termes opposés, le sens logique technique du mot «contradiction» glissant ainsi vers le sens que lui attribuent les philosophies contemporaines de l'action. Il apparaît dès lors que la substitution de l'«incompatibilité» à la «contradiction» dans la nouvelle rhétorique exprime un choix plus qu'une constatation de fait: dans la mesure où le terme d'incompatibilité constitue l'équivalent de celui de contradiction au sein d'un langage admettant en principe la supériorité de la non-violence sur la violence, son adoption généralisée vise implicitement à promouvoir un monde qui accorde la préférence à des relations pacifiques. Autrement dit, une option de base se trouve dissimulée *en fait* dans ce glissement de vocabulaire. Le terme d'incompatibilité n'est pas seulement descriptif; par soi, il est déjà normatif. Cependant, si louables que soient les choix auxquels obéit le système de M. Perelman, ils ne sauraient faire négliger le fait que l'utilisation de la force ne représente généralement en politique et en morale que l'aboutissement et le point critique d'une *situation argumentative*. La violence appartient d'une certaine manière à l'ordre des rapports discursifs. Dans ce cas, il devient difficile de considérer la violence comme une pure irruption de l'irrationnel dans le monde. Dès lors, si le système perelmanien souhaite rendre intelligibles les mécanismes de tous les choix dans le domaine des sciences humaines et s'il entend, sur certains points, ne pas proposer seulement un idéal mais élaborer une raison pleinement concrète, il doit intégrer d'emblée, parmi ses concepts de base, un concept qui permette de rendre compte de la vio-

(11) Cf. *La temporalité comme caractère de l'argumentation*, p. 127.

lence politique ou morale — le concept de contradiction, par exemple —, car, de même qu'on ne peut réduire le mouvement à du repos sans perdre sa qualité spécifique, il nous semble impossible d'expliquer la violence à l'aide de concepts qui l'excluent. En outre, comme la violence constitue au sein même du discours argumentatif une rupture de ce dernier imposée par la réalité extra-argumentative, elle nécessite, pour être comprise, que l'on passe du registre du langage à celui des réalités concrètes. Ainsi le problème de la violence nous paraît revêtir une signification particulière dans le cadre de la problématique rhétorique: le résoudre exige un dépassement du niveau purement formel. Si l'on s'en tenait en effet uniquement à un point de vue formel, le statut de la violence ne différerait en rien de celui du compromis: tous deux apparaîtraient comme le résultat de l'utilisation de procédés argumentatifs. Dans l'état actuel des travaux de M. Perelman, ni les critères d'ordre ou de disposition de ces techniques, ni la règle de justice ne permettraient de rendre compte du fait que des chaînes argumentatives puissent conduire à deux issues de nature radicalement différente: au compromis ou à la violence. Par contre, si l'on désire rendre compréhensible l'avènement de la violence au sein d'un univers raisonnable dont la non-violence constitue la norme d'intelligibilité, il est indispensable de tenir compte du poids et de la pression de la réalité non argumentative.

Vouloir comprendre le *comment* de l'apparition de la violence dans le cadre des rapports argumentatifs entre personnes implique que l'on en comprenne préalablement le *pourquoi*: appliquées au phénomène du recours à la force, les deux perspectives dissociées par M. Perelman se confondent. Aussi le problème de la violence apparaît-il comme un problème critique à la faveur duquel l'ordre de la réalité substantielle nous semble devoir pénétrer dans le structuralisme rhétorique.

2) Il y a plus. La théorie de l'argumentation de M. Perelman se présente comme une tentative pour soustraire le champ de la vie humaine à la violence⁽¹²⁾: elle souhaite instaurer un monde de relations non violentes entre individus. Or nous croyons difficile d'admettre la légitimité réelle d'une telle visée. A certains égards, il peut sembler au contraire que la violence soit implicitement inscrite au cœur de la rhétorique et entérinée par celle-ci. En soi l'argumentation peut être placée sous le signe de la violence, mais d'une violence autre.

a) Au cours de l'histoire, en effet, l'utilisation de la force a constitué la condition de possibilité de l'avènement d'une société dans laquelle

(12) *Traité de l'argumentation*, II, p. 679.

tous les rapports humains soient régis selon le modèle proposé par le droit. Pour que la rhétorique ait pu s'instituer comme mode de relations entre hommes, il a fallu que la bourgeoisie élimine par la violence toute forme de pouvoir absolutiste. Pour s'instaurer concrètement, l'idéal de la non-violence s'est vu contraint de faire appel à la force.

b) Cette contradiction ne caractérise pas seulement des moments particuliers de l'histoire; il nous semble qu'elle se retrouve au titre de structure même du discours *créateur*, auquel M. Perelman assimile tout travail proprement rhétorique, tout effort d'articulation de notions mû par le souci d'intégrer la nouveauté comme telle. Le discours de ce type a besoin en effet de rompre le pur discours pour se faire réalité et non pas verbe laissant subsister celle-ci intacte. Pour que le discours soit créateur et devienne réalité, il faut qu'il se convertisse en *action*, qu'il fasse violence à l'ordre existant des choses, qu'il passe implicitement par la médiation de la praxis. La présence de cette structure au sein du discours argumentatif nous permet peut-être de répondre à une question que nous avons déjà évoquée précédemment: comment se fait-il que, en politique et en morale, une situation argumentative puisse déboucher sur ce qui la nie, à savoir la violence? Dans la mesure où tout discours rhétorique peut soudain apparaître à l'interlocuteur comme action, comme violence dissimulée, un auditoire engagé opposé à un autre peut se fermer et considérer une incompatibilité comme une contradiction. En d'autres termes, l'essence même de la rhétorique peut provoquer l'apparition de contradictions pratiques au sein d'une situation argumentative et amener autrui à transformer ce qu'il considère comme une violence déguisée en une violence manifeste. Parce qu'une incompatibilité fait surgir des argumentations et que celles-ci, même lorsqu'elles sont jugées irrecevables, exercent une action qui ne manque pas de laisser des traces ⁽¹³⁾, le recours à la violence ouverte peut revêtir un aspect nouveau et être conçu comme la concrétisation claire de la violence voilée qui habite l'argumentation en tant que telle. Dans ce cas, la violence manifeste est la conséquence de la condensation d'un double

(13) L'avocat qui plaide devant un jury n'ignore pas ce fait. Il sait que seules les paroles, non les écrits, sont indélébiles. C'est pourquoi, au cours de l'interrogatoire des témoins, il n'hésite pas à faire des déclarations qui formellement sont hors de propos, lorsqu'il juge qu'une telle intervention sera favorable à son client. Même si le droit enjoint de rayer celle-ci au procès-verbal de la séance — comme il arrive aux États-Unis —, l'avocat sait qu'il est impossible en fait de la supprimer dans l'esprit des jurés et qu'elle pèsera dans leur décision.

jugement: 1° le logos argumentatif de l'adversaire est considéré comme une forme d'agression déguisée; 2° en outre, la fin visée par ce logos est telle que le résultat de l'agression subie ne peut que me détourner de ma conception de l'auditoire universel et dénaturer mes objectifs. La perspective d'un autre danger encore, inhérent à la structure même de la démarche rhétorique, vient renforcer pareil raisonnement: à l'opposé de l'élaboration logique qui définit clairement tous les éléments utilisés ainsi que leur champ d'application, le discours argumentatif se meut dans l'ambiguïté; en raison de sa souplesse, il peut se faire le véhicule — non seulement consciemment mais aussi *inconsciemment* — d'intentions profondes différentes de celles qu'il exprime, dissimuler ses buts réels et déterminer la conduite d'un auditoire de façon telle que l'évolution engagée devienne irréversible. De ce point de vue, le logos rhétorique permet d'exercer une violence supplémentaire: rien ne garantit que la non prévisibilité — déclarée en principe — de la totalité des conséquences possibles d'un discours argumentatif ne soit exploitée par l'orateur; pareille indétermination partielle offre à ce dernier la possibilité de dissimuler provisoirement en elle des conséquences implicitement prises en considération par l'orateur ou prévisibles pour lui.

Une conclusion se dégage des analyses précédentes. La structure même de la rhétorique ne se trouve pas dans une situation différente de celle qui, au sein de la théorie de l'argumentation, caractérise les matériaux de la systématisation rhétorique: elle aussi est sujette à des interprétations diverses. Une réflexion sur l'essence du discours argumentatif peut conduire à considérer celui-ci, de par sa nature même, comme une forme de violence. Aussi la rhétorique ne laisse-t-elle pas de susciter des problèmes d'ordre moral et politique.

Envisagée dans le prolongement d'une telle interprétation l'adoption de l'argumentation comme type de relation entre individus implique que j'opte pour une violence *moindre* que la force brutale; toutefois ce qui m'apparaît comme une violence moindre peut être jugé par certains comme une violence plus dangereuse dans la mesure où elle ne se donne pas pour telle. De sorte que l'alternative violence/argumentation en morale ne correspond pas à l'alternative violence/non-violence. Elle propose plutôt de choisir entre, d'une part, une violence subordonnée à la volonté de préserver la pureté de l'idéal que je me suis rationnellement construit, et, d'autre part, une forme de violence implicitement centrée sur la valeur suprême de la vie humaine.

c) Enfin, la violence brutale elle-même est incluse parmi les coordonnées pratiques de la rhétorique et, par là, celle-ci la promeut au

rang de dimension constante de l'activité non violente. L'idéal rhétorique constitue en effet une extension à tous les niveaux de la vie humaine du type de relations qu'instaure le droit. En ce sens, il suppose comme ce dernier l'existence d'une force qui rend possible une argumentation libre dans nos sociétés pluralistes. Dans ce cas, l'organisation de la force qui garantit la possibilité de la non-violence généralisée peut elle-même être soumise à discussion, être contestée et faire ressurgir la violence à l'infini. Dans cette perspective, l'argumentation serait contrainte de se résoudre dès l'origine à être le principe même de l'anéantissement de son propre projet: éliminer la violence du champ de la vie humaine. Dès lors, l'exercice cohérent de la rhétorique nous paraît présupposer la réalisation *accomplie* d'une société universelle, seule capable de permettre une argumentation qui ne soit pas susceptible de donner naissance à la violence. C'est là la condition de possibilité d'une rhétorique conforme à ses visées pratiques. En fait, le monde actuel est encore loin de satisfaire à cette exigence. Une nouvelle tâche, qui déborde le cadre du formalisme et nécessite des prises de position sur le réel, s'offre ainsi à la théorie de l'argumentation: élaborer une conception de la société universelle dans laquelle puisse s'épanouir une rhétorique adéquate à ses présupposés. Nous ne croyons pas qu'une philosophie rhétorique puisse se soustraire à une réflexion de cette espèce.

MAX LOREAU

Chargé de recherches du F. N. R. S.